Une femme douce

Autor(en): **Cuenat, Cécile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **82 (1979)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555159

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Une femme douce

« In der Ferne geschieht ein Gewitter
Und hier ist mein Abend. »

G. Benn

Il y a quelque part au fond du jardin un oiseau solitaire, lequel parfois se met à chanter à l'heure où la terre verse contre le ciel. La nuit alors est alourdie d'odeurs vieilles, qui abolit les étoiles et lève devant elle des essaims noirs. L'oiseau est là ce soir ; l'appel rauque qu'elle connaît bien l'a meurtrie par-delà le sommeil, une fois de plus. C'est un long cri de gorge, mélancolique et secret, et tellement clos qu'il griffe à peine le silence, alors que dans l'étoupe des nuits sans ailleurs il égrène les modulations graves d'une sorte de gamme inachevée. Quel est-il cet oiseau des ténèbres, dont le chant immobile lui rappelle, avec sa dernière note un peu prolongée, le murmure nostalgique du bruant ? Jamais elle n'a pu l'entendre sans tressaillir, sans ressentir profondément, comme une angoisse sensuelle et antique, la houle sourde qu'il creuse en elle.

Elle s'est levée. La main de François était encore sur sa hanche, belle, blanche, abandonnée. Délicatement elle l'a réunie, et elle l'a posée sur le drap où elle est restée offerte, ancolie pâle éclose d'une soudaine flaque de lune. On n'entendait plus le chant de l'oiseau. Peut-être qu'en écoutant avec violence, ainsi qu'elle avait coutume de le faire, tout son être tendu vers cet endroit de la forêt où elle savait qu'ils frémissaient, elle eût encore senti trembler, tels un sanglot qui se meurt, un trille frêle, et puis encore un, dans le grand reflux de la nuit. Mais elle ne l'a

pas fait. Elle restait là, légèrement penchée au-dessus de François, et considérant ce visage qu'un peu de jour prenait comme une marée. Des ombres lentes palpaient la bouche, frôlaient la tempe, recueillaient le bas de la joue, qu'elles bleuissaient par petites touches mouvantes et lâches. Mais le front était blême, et blêmes les paupières, closes sur les yeux qu'elle savait. On eût dit, dans la clarté frileuse qui doucement les flétrissait, les pétales alanguis de quelque fleur évanescente et précieuse, et l'espace d'un instant elle les vit qui palpitaient. François dormait-il ? Elle ne disait rien, elle écoutait le silence, le temps diluait des minutes lourdes et lisses, et leurs vagues dans sa tête roulaient des sables morts. Dans un coin de la pièce on distinguait, épars, quelques vêtements, dont soudain elle s'est emparée.

Elle est sortie. Noire surgie d'alizarine la nuit sur le jardin a coulé des ombelles, et ses brèches sont lentes, qui effeuillent des senteurs d'aubes étroites. Les odeurs montent en grappes de la terre et des arbres, et puis se fanent sans mourir. C'est l'heure où la forêt se fait secrète, accordée toute au balancement immuable de quelque mélopée mystérieuse et sacrée. Pas un bruit, si ce n'est le chuintement du fleuve en contrebas, ou le froissement brusque d'un feuillage que chiffonne de temps à autre une brise sans abondance. Dans les mauves tremblés d'avant le jour, les pétasites au fond du jardin éclatent leur masse sombre. Le ciel à présent est presque rouge ; d'une seule ondée oblique, dans l'odeur noire des buis, c'est l'éclaboussure froide du soleil.

Longtemps encore, elle restera dans le jardin, à l'écouter remuer. Puis elle rentrera dans la maison, emportant sur son visage, embu fuyant de la fin d'une aurore, toute la tendresse du monde.

La nuit sous ses paupières dispersait ses chevaux. Il ne dormait pas. Il l'entendit, qui repoussait la porte d'entrée, et il

fut attentif au craquement de la seconde dalle, mal équarrie et descellée, lorsque son pied l'aurait quittée. Une phrase lue quelque part — ou peut-être l'avait-il écrite ? — le flagellait de mots dont le sens ne l'atteignait pas : il ne faut pas avoir peur des ombres, car elles ne vivent pas. Elles ne vivent pas, mais elles bougent et coulent vers vous comme un murmure, et elles vous prennent sans caresses, impalpables et présentes, qui ne s'écorchent à rien et que rien n'égratigne...

Elle eut, quand son corps vint à lui, des frissons de fleurs douces. Elle lui avait dit « je t'aime » comme elle eût dit « tu es mon âme », et ce fut pour lui la naissance. Elle lui offrait l'éternité. En se reconnaissant en elle, il se recréait. Jamais il n'écrivit autant que cet été-là. Et ce qu'il faisait était bon.

A présent, les feuillets vierges s'amoncelaient sur son bureau. Qui fallait-il en rendre responsable ? Lui-même ? L'âge, qui affaisse l'âme en même temps que les épaules ? La société et ses conventions ? Le silence des mots ? Ou encore le travail, avec la routine qu'il impose à la vie quotidienne ? N'était-ce pas plutôt ce sentiment récent, qui lui venait comme une nausée, de la vanité des images susceptibles de nier le néant ? Un jour pourtant, au large de ses seules mémoires, il y avait eu l'éclosion des avoines aux ciels penchés d'une plage heureuse.

A son tour il s'est levé. Il a heurté dans la glace un visage de vaincu, mais ses doigts furent précis, alors qu'ils cherchaient, tout au fond de l'armoire à pharmacie, le flacon qu'il a longtemps flairé, après l'avoir débouché. Un sourire fané a tiré sur sa bouche, son « sourire d'écrivain désabusé » comme disait Anne, du ton étrange qu'elle prenait parfois ces derniers temps. Anne, ma douce, je ne supporterai pas la pitié dans tes yeux, et encore moins le mépris qui pourrait y lever ses marées. Mais je n'ai plus de force, mon enfant chérie, plus de force.

Plus aucune force, ni de désir. Et l'amertume est vaine, qui jadis me vint sur les lèvres, car mon cœur n'a pas renié l'envol de l'alouette au ras des épeautres noirs.

Ses pas menaient devant elle des troupeaux d'odeurs jeunes. Elle allait lentement. Une fraîcheur prenait sa bouche, que sa bouche désirait, et son corps écoutait le jardin, alors qu'elle savait quelque part dans sa tête le silence des choses pétrifiées.

Elle est entrée dans la maison, et l'amitié de la maison a été sur elle comme la main qui étreint, elle a recueilli sans la voir l'image du flacon vide sur la table, avec tout à côté le verre, aux bords duquel une vapeur d'eau reste accrochée, ses traits ne se sont pas altérés, mais son cœur soudainement a mis son poids dans sa poitrine. Elle a poussé la porte de la chambre, elle s'est un peu avancée, on voit les jointures de ses doigts qui sont blanches, elle a sur elle tant de tendresse que dans son regard à lui quelque chose s'est mis à trembler, et cela est tiède et puis froid qui lui mouille les joues et les tempes, mais il ne le sait pas, il la regarde, il ne cesse pas de la regarder. L'aube enfin, et elle qui semble la jeter devant elle, et dans ce visage qu'elle donne, toute la vie, toute la vie, et voilà que l'autre intouchée, la musicienne ennemie, celle qui éclatait dans ma tête les airains froids de ses fanfares, ce visage l'a disloquée. Qui es-tu donc avec cette douceur lisse et terrible qui est sur toi comme la mer quand le soleil l'a engloutie il fait jour à présent tu disais que les buis ont une odeur noire parle-moi pourquoi ne dis-tu rien raconte-moi des histoires tu ne sais donc plus raconter les histoires ?

L'aube a laissé sur le jardin des buées roses et bleues, qu'estompent progressivement les ocres jaunes qui sourdent entre les feuilles. Au-delà est le fleuve, il fait un chuintement doux. Les longues orties frêles aux fleurs pâles inclinent vers lui leurs tiges, et la blancheur tiède des berces dénoue les gris

fuyants de l'eau où grelottent çà et là les écailles brèves d'un soleil froid.

Le jour déjà est dans les arbres.

Cécile Cuenat